L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DE M. ROHRBACHER [1].

La crise religieuse, sociale et politique qu'avait subie la France à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci fut, en grande partie, arrêtée par trois hommes suscités de Dieu pour rétablir les bases de l'ordre un instant ébranlées : MM. de Maistre, de Bonald et de Chateaubriand. Bien que laïques, ces trois écrivains eurent sur notre pays une action incontestable et qui prépara l'action plus décisive que MM. de Frayssinous, Ravignan et Lacordaire devaient exercer. Après les premiers et avant les seconds, apparaît un homme qui, par le premier volume d'un grand travail, se plaça sans contestation à la tête du parti catholique. M. de La Mennais sut grouper autour de lui ce que la France comptait alors d'hommes les plus éminents. Sa chute les en sépara, et ce n'est pas un fait d'une médiocre importance, pour nous aider à connaître le fond religieux que n'avaient pu atteindre les orages de la Révolution en notre pays, que l'isolement subit où se trouva l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, dès que Rome l'eut condamné.

Les théories de M. de La Mennais se ressentaient de l'état d'indécision où se trouvaient les doctrines en France sur les points les plus importants. Catholique par le cœur,

(1) *Histoire universelle de l'Église catholique*, par Rohrbacher, continuée de 1846 à 1866 par J. Chantrel, avec une table générale entièrement refondue et un atlas historique spécial dressé par A.-H. Dufour. 5e édition publiée en 16 vol. grand in-8° à deux colonnes ; avec un atlas broché, 140 fr.

notre pays ne l'était plus assez par l'esprit. Il savait se soumettre à la voix du Pape; mais il n'était pas capable de reprendre l'exposition doctrinale qui fut jadis l'une de ses gloires. Les grandes Universités françaises étaient muettes. On les eût cru épuisées par ce grand effort qui avait produit Petau, Isambert, Gamache et les grands théologiens du XVIe et du XVIIe siècle. D'ailleurs, les luttes politiques, inintelligentes et coupables de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècle tout entier, avaient absorbé les forces vives de l'esprit français. Il n'y a pas à s'étonner que le premier écrivain qui voulut renouer les traditions interrompues n'ait point eu de doctrine théologique fixe. Rome ne s'y méprit point. Elle appela le système de M. de La Mennais un *système trompeur, tout-à-fait blâmable, où l'on ne cherche pas la vérité là où elle est certainement;* elle lui reprocha *de négliger les traditions apostoliques, et d'admettre des doctrines vaines, futiles,* INCERTAINES *et non approuvées par l'Église.* Tandis que treize évêques français avaient censuré cinquante-six propositions extraites du livre de cet auteur, le Pape condamnait le système en général, avec une réserve que l'on prit pour de la modération et qui était, au fond, motivée par l'incertitude même de ce système.

Toutefois, si la doctrine de M. de La Mennais était indécise, elle condensait cependant l'état actuel de l'esprit d'erreur. Tour à tour pélagien, janséniste et protestant, La Mennais était encore rationaliste. Il levait l'étendard de la révolte fondamentale qui se préparait contre l'Église dans l'esprit public du XIXe siècle.

L'abbé Rohrbacher le reconnut. Il médita, sans doute, les termes mêmes de la condamnation portée par le Saint-Siége. Il trouva dans ses termes l'énoncé d'un fait à la fois réel et prophétique. Il résolut d'opposer à l'erreur nouvelle et fondamentale, une digue souveraine, et telle fut l'idée qui inspira le travail dont nous allons parler.

Hâtons-nous de l'avouer : on est beaucoup plus à l'aise aujourd'hui pour dire tout ce que l'on pense de l'*Histoire universelle de l'Église*, par l'abbé Rohrbacher, qu'on ne l'y eût été il y a vingt-six ans, époque où elle parut pour la première fois. Que ce livre ait produit le mouvement d'idées dont nous bénéficions à cette heure ou que ce mouvement soit dû à d'autres causes, peu importe : il existe, et le livre dont nous parlons y était associé avant même que ce mouvement fût aussi absolu qu'il l'est de nos jours. Si le lecteur désire connaître notre pensée à cet égard, nous ne la dissimulerons pas. Les liens qui unissent, à cette heure, l'Église de France à Rome, le revirement opéré dans l'enseignement théologique, historique et exégétique de nos séminaires, les grandes manifestations catholiques auxquelles nous avons assisté, l'affaissement progressif et aujourd'hui définitif de ce qu'on nommait les théories sur les libertés prétendues de l'église gallicane, le retour à la liturgie romaine, les fortes études sur la tradition et les saints Pères, la réhabilitation des ordres religieux en France, l'étude plus approfondie de l'art classique, les monographies des Papes, des Saints, des ordres monastiques : tout cela nous parait avoir été singulièrement aidé par l'homme qui écrivait en tête d'un monument historique, élevé sur les ruines d'un passé en discrédit, ces grandes paroles de saint Épiphane, dont son ouvrage n'est que le développement et comme la légende : « La sainte Église catholique est le commencement de toutes choses ».

Nous n'ignorons pas les critiques dont le travail de l'abbé Rohrbacher a été l'objet. Les plus redoutables ne furent point celles qu'on a lues dans les livres, dans les recueils périodiques ou dans les journaux. Ces critiques de tous les jours, de toutes les récréations, qui se sont produites dans nos séminaires, semblaient devoir porter à l'œuvre un préjudice plus notable encore que celles qui affrontaient le

grand jour de la publicité. On a vu des évêques assistant, dans leur séminaire, à la lecture de l'*Histoire universelle* de Rohrbacher, s'indigner publiquement contre l'auteur, la proscrire pour un temps : des supérieurs et des directeurs redresser, dans des conférences, ce qu'ils appelaient les erreurs, les inexactitudes ou les grossièretés de l'écrivain : de jeunes ecclésiastiques, oublieux de leur âge et ne se souvenant que d'une certaine faconde au service de préjugés universitaires ou autres, se permettre plus d'une charge contre l'auteur qu'on leur lisait. A quoi cette guerre perpétuelle a-t-elle abouti? A faire lire Rohrbacher plus qu'on ne l'aurait lu sans ces oppositions, à faire revenir à Rohrbacher lorsqu'on l'avait abandonné par préférence pour Longueval, Bérault-Bercastel ou autres. Lorsque l'ostracisme était impitoyable et définitif, le séminariste, devenu prêtre, se procurait l'auteur dont lui avait parlé en termes plus ou moins amers; il le lisait, le méditait; et quand un grand mouvement catholique s'est produit en France, du fond de son presbytère de village, le prêtre modeste s'est senti préparé à s'y associer, et à fournir, de son obscurité même, au monde, des exemples de dévouement que le monde a su admirer.

Je voudrais dire un mot des qualités et des défauts que l'on a observés dans ce livre, au risque d'être toujours précédé par la pensée du lecteur.

La grande qualité de Rohrbacher me parait être l'unité qu'il a su donner à son gigantesque travail. Voir dans tous les événements de l'histoire qui ont précédé ou suivi Jésus-Christ, leur rapport à Celui qui est le centre de tout, le premier né de toute créature, le médiateur entre Dieu et les êtres intelligents et libres, le maître de l'histoire : *Dominus sabbati;* trouver dans l'ancien monde la réalisation progressive du type primitif qui doit aboutir à l'Homme-Dieu; dans le monde nouveau, la marche graduée vers la

formation définitive du *pleroma Christi;* offrir au lecteur toute la suite des événements, des révolutions politiques ou religieuses, des passions humaines, comme un tissu dont l'ordre surnaturel forme la chaîne et l'ordre naturel la trame; le reposer des amertumes qu'il éprouve à voir la malice humaine en action, par le récit détaillé de la vie des Saints qui ont eu, sur leur époque, une influence apparente ou cachée; rapprocher les anciennes prophéties, encore inexpliquées, des faits qui leur donnent raison; montrer l'inintelligence des situations ou des hommes qui a inspiré des études du même genre, la courte vue de ceux qui se sont crus et que l'ont avait crus *voyants;* détourner par là le clergé, du présent et de l'avenir, de ces eaux fades et quelquefois empoisonnées, pour les pousser vers les eaux vives émanées de la source unique et féconde, le Siége de Pierre, la sainte Église romaine; ne pas fatiguer l'attention par un style dont l'uniformité ressemblerait trop à la monotonie; l'éveiller, au contraire, par des saillies d'un goût semi-tudesque et semi-gaulois, qui fixent les appréciations et les gravent dans la mémoire : telles sont, avec beaucoup d'autres, les qualités que l'on a constatées dans l'*Histoire de l'Église* de l'abbé Rohrbacher.

A ces qualités d'ensemble s'unissent des qualités de détail : exégèse solide et toujours fondée sur les meilleurs commentaires; piété touchante et qui, en semblant heurter de front l'abaissement de la foi, la ramène insensiblement au niveau qu'elle doit avoir; doctrine irréprochable, lorsqu'il s'agit de l'exposition du dogme, même dans ce qu'il y a de plus délicat et de plus scabreux; analyse consciencieuse des ouvrages des principaux écrivains ecclésiastiques; mise à profit des sources, le plus souvent, quelquefois aussi de ceux qui les ont le mieux explorées; réfutation des erreurs anciennes; rapprochements avec les erreurs modernes; vues prophétiques sur les mouvements

de la pensée générale et même sur la suite de « l'histoire que nous vivons », comme s'exprime saint Augustin ; franchise, parfois très-rude, qui a le courage de dire ce que le lecteur pense et ose à peine s'avouer à lui-même, encore moins aux autres ; répulsion décisive et ferme du passé qui s'en va, que le temps emporte et que le présent réprouve, quelquefois avec trop de faiblesse et sans assez d'indignation.

Signalons quelques-uns des points principaux. Le plan que l'auteur de l'*Histoire universelle de l'Église* ne perd jamais de vue, est celui de Dieu même, celui qu'il a révélé par l'organe des Prophètes : la destinée de la *Cité de Dieu* sur la terre, à travers les changements et les révolutions des empires et en face des hostilités incessantes d'une partie plus ou moins nombreuse du genre humain. Plein de foi, Rohrbacher suit la lumière des promesses divines ; il ne connaît pas les défaillances qui s'emparent de la plupart des historiens en présence des événements douloureux dans lesquels il leur semble que la Providence est absente, parce que la justice est momentanément vaincue et que l'iniquité triomphe. Pour lui, la Providence n'est pas seulement cette action divine qui demeure cachée ou se révèle avec éclat dans les détails de la création et le gouvernement des choses de ce monde ; c'est de plus une action particulière de Dieu sur l'Église, action attentive, incessante et surtout miséricordieuse. Dieu, qui veut sauver tous les hommes, a préparé un abri à ceux qui s'égarent, une lumière capable de dissiper les ténèbres répandues dans le monde entier, une force au service de ceux dont les défaillances trahissent la faiblesse. Cet abri, cette lumière et cette force, Dieu les a mis dans l'Église dont il s'est constitué le guide et le soutien. Or, peu d'historiens ont su, au même degré que Rohrbacher, mettre cette action divine en relief.

Le moyen principal choisi par Jésus-Christ, pour la con-

servation de la vérité revélée et le maintien de l'unité dans l'Église, est, sans aucun doute, la primauté de saint Pierre transmise à ses successeurs sur le siége de Rome. Avant Rohrbacher, il serait difficile de nommer un seul des grands historiens de l'Église qui ait montré l'autorité des Papes s'exerçant constamment sur le clergé et les fidèles du monde entier, de saint Pierre à Pie IX. On ne pouvait dissimuler un fait de cette importance, sans mettre de côté ou sans interpréter vaguement les magnifiques promesses faites au chef des Apôtres; on se heurtait nécessairement contre une multitude de circonstances historiques qui prouvent cette autorité de la manière la plus incontestable; on était en présence des plus sérieuses difficultés pour trouver à l'Église un tribunal permanent prononçant dans les questions de doctrine qui avaient fréquemment surgi; enfin, on négligeait de compter avec un fait évident, lequel est une réponse sans réplique aux systèmes erronés qui nient ou limitent l'autorité des Papes : la confiance et la soumission absolues, auxquelles une autorité suprême et infaillible donne seule droit. Tout cela faisait hésiter, en plus de cent endroits, l'historien de bonne foi, qui n'avait pas su se dégager suffisamment de certains préjugés. Rohrbacher a pris, à cet égard, une position franche et tranchée. Il n'a pas craint de rappeler, toutes les fois que c'était nécessaire, les textes de l'Évangile qui établissent, en faveur de saint Pierre et de ses successeurs, les priviléges d'autorité et d'infaillibilité; et il a montré que tous les siècles chrétiens avaient donné à ces textes leur véritable et correcte explication.

Est-ce là un système, et pour lui demeurer fidèle, cet historien a-t-il dû faire plier à ses idées les annales de l'Église, comme l'ont fait trop souvent les sectaires dans un intérêt dogmatique? Nullement. Point n'était nécessaire à Rohrbacher de recourir à ce procédé. Il n'avait qu'à racon-

ter les faits qui établissent, d'une manière péremptoire, l'autorité des Pontifes romains, en leur conservant leur couleur véritable et leur évidente signification. Rien de plus odieux que de vouloir *faire* l'histoire. Et c'est pourtant la malheureuse tâche que plus d'un écrivain s'est imposée. Rohrbacher la prend toute faite ; cela lui suffit pour montrer très-clairement qu'il n'y a pas de siècle, à partir des temps apostoliques, où l'autorité des Papes ne se soit affirmée par des actes d'une incontestable authenticité.

La partie la plus savante de l'ouvrage de Rohrbacher est l'exposition du dogme et la réfutation des hérésies. On peut trouver ailleurs plus de fidélité à suivre les règles de l'unité ; mais nul auteur n'a fait connaître d'une manière aussi complète les vérités qui constituent le dépôt sacré de la Révélation, et n'a mis à nu, avec plus de succès, la fausseté et la faiblesse des attaques dont elles ont été l'objet. Ce travail, qui aurait déjà un très grand mérite s'il ne s'agissait que d'une époque de l'histoire de l'Église, prend, en quelque sorte, les proportions d'un monument, quand il s'étend à tous les siècles chrétiens. Aussi Rohrbacher s'est-il fait une place d'honneur à côté des grands apologistes chrétiens. Il n'y aurait qu'à détacher de cette longue histoire les pages exclusivement consacrées à la polémique, pour avoir un traité contre les hérésies, digne des meilleurs auteurs. Quand il a trouvé l'une de ces formules qui stigmatisent l'erreur, notre historien y revient avec une complaisance que nous croyons préméditée et qui a des avantages réels. « Le Dieu tyrannique de Luther qui punit les pécheurs, non-seulement du mal qu'ils ont fait, mais encore du bien qu'ils ont fait de leur mieux » est une phrase que tout ramène sous sa plume, et qui reparaît, vingt fois peut-être, à partir de l'exposition du luthéranisme. Une autre de ses thèses favorites est la distinction de la nature et de la grâce. Mais cette insistance, sur des

principes fort obscurcis, fait honneur à sa foi et à l'intelligence qu'il avait des besoins de son époque.

L'analyse et la critique des auteurs remplissent de très-longues pages dans l'*Histoire universelle de l'Église*. On est en admiration devant l'immensité des lectures que suppose un pareil travail. Et quelle lecture attentive et sérieuse ! Rohrbacher nous fait connaître à fond une multitude d'ouvrages, la plupart fort longs et quelques-uns fort peu attrayants. Il a rendu à plusieurs auteurs un service signalé : on se déciderait difficilement à les lire, et on les analyse, sans peine et avec presque autant de profit, à la suite de l'historien. Ces longues analyses — et ceci s'applique aussi aux longues notices hagiographiques de cette histoire — ne sauraient être du goût d'un lecteur frivole ; elles interrompent le récit ; mais celui qui lit pour s'instruire se console de ces longueurs et n'a pour l'auteur que de la reconnaissance. Rohrbacher met souvent à profit de savantes monographies dont il détache des pages qu'on lui saura encore gré d'avoir introduit dans son livre.

Quant aux défauts que l'on a observés dans l'*Histoire de l'Église*, la plupart viennent des qualités même de l'auteur, et je n'ai pu empêcher ma plume de les indiquer en traitant de ces qualités. Oui, les élans de sa piété sont parfois d'un autre âge ; mais, je le répète, ils préparent un âge meilleur. Oui, l'auteur est parfois un peu trop prophète ; mais s'est-il souvent trompé ? Oui, sa franchise est parfois rude ; mais ne vaut-il pas mieux cette rudesse même que ces ménagements cauteleux qui trahissent une âme inférieure et des convictions encore vacillantes ? Oui, les rapprochements entre le passé et le présent qu'il raconte, semblent parfois bizarres, artificiels, incorrects ; qu'on les relise deux ou trois fois, et ils paraîtront peut-être moins singuliers. Oui, enfin, Rohrbacher ne ménage pas assez certaines de nos gloires nationales. Il a tort de tant in-

sister pour nous montrer tel évêque « doué de plus d'esprit que de cœur et surtout de caractère » ; de nous dire, à plusieurs reprises, qu'il était « plus courtisan qu'évêque ». Ceci est une tache réelle dans ce beau travail. Mais quelle est donc l'œuvre humaine de tous points irréprochable? En cela Rohrbacher a péché par excès d'amour pour l'Église. Il s'est cru obligé de faire à l'auteur de la déclaration de 1682 une guerre à outrance, comme pour s'associer au mouvement divin qui l'anéantit, une première fois, par la Révolution française, et qui en extirpe les derniers germes sous nos yeux.

Il me reste à dire un mot du style de Rohrbacher. C'est à la préface de sa seconde édition que j'emprunte ces paroles dont la naïve franchise m'a profondément touché : « Quant au plan, dit-il, et à la marche de l'histoire entière, et même quant au style en général, nous avons pris pour modèles les historiens de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, parmi les profanes, Hérodote, Xénophon et même Homère ; les uns et les autres ont été lus et relus dans leur langue originale. » Deux pages plus loin, il ajoute, avec une modestie qui serait parfaite s'il s'agissait d'un maître moins accrédité : « M. Louis Veuillot a bien voulu relire chacun de nos volumes pour y noter les corrections littéraires. »

Il parait que, pendant l'une des récréations que l'abbé Rohrbacher prenait avec les élèves du séminaire du Saint-Esprit, l'un d'eux s'avisa de critiquer légèrement, en sa présence, telle expression un peu trop germanique : « C'est bien, mon enfant, répondit le savant auteur ; mais j'ai remarqué qu'au réfectoire vous avez ri de fort bon cœur en entendant cela. Or, c'est surtout pour les refectoires que j'écrivais. Puis, pensez-vous que vous ne retiendrez pas mieux ce que j'ai dit sous cette forme ? » Ces paroles m'ont toujours semblé la meilleure justification que l'on puisse

fournir du style de Rohrbacher. Hélas ! ce n'est que trop vrai : c'est *surtout* pour les réfectoires qu'il a écrit ; et, on en conviendra, les saillies de l'auteur peuvent soutenir l'attention de certains esprits trop distraits, surtout en ce moment. Qu'on ne lui reproche donc pas trop ses excentricités proverbiales. Elles ont eu dans sa pensée leur raison d'être, et elles ne sont certainement pas étrangères à son succès.

Du reste, l'*Histoire universelle de l'Église catholique* a triomphé de ces critiques, et elle a obtenu un succès qui marche avec les idées catholiques, et qui vient, comme effet, de ce dont elle a été l'une des causes, peut-être la plus efficace. C'est à peine si la maison Gaume et Duprey a terminé la quatrième édition de cette histoire, qu'elle se voit obligée d'en préparer une cinquième, dont les premiers volumes viennent de paraître. Et, ainsi qu'il convenait de traiter un tel travail, les éditeurs lui donnent aujourd'hui un aspect monumental.

Ce n'est plus le volume in-8° dans ses proportions vulgaires. C'est l'in-8° agrandi, à deux colonnes, sur magnifique papier, en caractères de luxe, soigné dans ses moindres détails, et digne de devenir un ouvrage de fond dans toutes les bibliothèques. Telle était, selon nous, la destinée que méritait cette histoire. Nous devons remercier les éditeurs de l'avoir compris.

Remercions-les encore d'avoir ajouté deux volumes précieux aux quatorze tomes que forme le travail de l'auteur. Le quinzième volume renferme les *Annales ecclésiastiques* de 1846 à 1866, par M. Chantrel. Je comprends que, malgré son talent, cet écrivain ait hésité à nous donner une continuation proprement dite de Rohrbacher. L'œuvre de ce dernier est si originale, si essentiellement son œuvre, qu'il eût été difficile de la compléter. Les essais semblables sur l'histoire de Longueval, ceux en particulier du P. Brumoy et du P. Fontenay, ne sont pas de nature

à encourager une tentative analogue. D'ailleurs, sous leur forme actuelle, les *Annales* sont pleines d'intérêt. Elles contiennent de nombreux documents qui ne se trouvent réunis que dans ce livre : Allocutions pontificales, encycliques, bulles, mandements, décrets des Conciles intéressant l'histoire ecclésiastique des dernières années. Plusieurs de ces documents paraissent ici, pour la première fois, en français, et ont été traduits, avec autant de fidélité que de correction, soit du latin, soit de l'anglais, soit de l'espagnol.

Le volume des *tables* rendra de grands services. On ne s'est pas borné à enregistrer les faits ou les points doctrinaux traités dans l'ouvrage. On les a classés d'après l'ordre chronologique, indispensable pour faciliter les recherches. Un critique très-compétent, M. du Lac, a dit à ce sujet : « L'auteur de cette *table* a voulu qu'elle fût comme un *Dictionnaire abrégé d'histoire ecclésiastique*, et il a admirablement atteint son but ».

Al. GILLY.

Revue des Sciences Ecclésiastiques, 2e série, t. VII. — Mai 1868.